

Québec français



La petite fille qui aimait trop les allumettes ou la métaphore du Québec

Aurélien Boivin

Number 122, Summer 2001

L'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55943ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2001). Review of [*La petite fille qui aimait trop les allumettes* ou la métaphore du Québec]. *Québec français*, (122), 90–93.

La petite fille qui aimait trop les allumettes

ou la métaphore du Québec

Gaétan Soucy
La petite fille qui aimait
trop les allumettes



Aurélien Boivin

Troisième roman de Gaétan Soucy, qui a déjà publié *L'Immaculée Conception* (1994) et *L'acquiescement* (1997), *La petite fille qui aimait trop les allumettes* a été acclamé par la critique, tant québécoise que française, au moment de sa parution en 1998. Grande vedette du « Printemps du Québec à Paris » (1999), dans le cadre du Salon du livre, l'écrivain, originaire d'un quartier ouvrier de Montréal, a mérité, avec ce roman, le prix du public de La Presse, décerné au Salon du livre de Montréal (1999), et le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec (1999). Point étonnant qu'un tel succès ait obligé l'éditeur à le réimprimer à quelques reprises et à le rééditer dans la collection Boréal compact, dès février 2000.

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Plus près du mythe et du conte, voire de la fable, que du roman proprement dit, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* n'est pas facile à résumer car un bon lecteur ne doit pas se contenter du premier niveau de lecture de cette œuvre, riche et dense, certes, mais aussi d'une grande portée symbolique et métaphorique (voir, plus loin, la portée de l'œuvre). L'intrigue s'amorce sur la mort du père trouvé pendu, événement qui perturbe l'existence des deux enfants que le défunt a maintenus jusque-là isolés du monde en se contentant de leur dispenser un enseignement qu'il puise essentiellement dans les livres, saints surtout. Cette disparition est, pour les deux adolescents, une véritable tragédie : « À peine pouvions-nous par nous-mêmes hésiter, exister, avoir peur, souffrir » (p. 13), écrit dans son grimoire, sorte de journal intime, qu'il qualifie à quelques reprises de testament, celui des enfants qui se croit le plus intelligent et qui prend en charge la narration. C'est encore lui qui décide de se rendre au village, qu'il n'a jamais visité parce qu'il leur était interdit de franchir la pinède qui entoure leur domaine, isolé, assurant ainsi, ce que le poète Pierre Perrault a appelé « la suite du monde ». L'enfant est bien conscient qu'il doit, dorénavant, apprendre à composer avec les autres, qu'il appelle les « semblables », et avec le village tout entier, lui qui, comme son frère, a été condamné à vivre loin de toute

civilisation, qu'il ne connaît que par les livres. Le narrateur, qui se qualifie de *secrétarien*, se rend dans ce village pour acheter « une boîte à trou » (un cercueil) afin d'y inhumer son père. Il en revient toutefois bredouille et profondément déçu. Il y a été mal accueilli, car, le père disparu, les « semblables » envisagent d'envahir le domaine. Le narrateur se réfugie alors dans un hangar à bois où il compile, dans son cahier, les événements qu'il vient de vivre, y évoquant aussi ses sentiments et émotions. Parsemé de souvenirs, qui nous éclairent tant bien que mal sur les secrets de cette famille, unique dans sa marginalité, ce texte que nous lisons est écrit dans une langue pour le moins étonnante, ponctuée de mots inventés à la Bérénice Einberg (*L'avalée des avalés* de Réjean Ducharme), d'expressions surprenantes pour un adolescent plus ou moins instruit, et de phrases souvent incomplètes, mais tout de même savantes. Privés ainsi du « mortier » paternel, les deux jeunes doivent (ré)apprendre à vivre et adhérer à de nouvelles valeurs, à tout le moins trouver de nouveaux repères. Chacun s'y applique à sa manière. L'un apprend à jouer avec les fusils, perpétuant la violence du père, dans la ferme intention de défendre le domaine contre les envahisseurs, l'autre, à jouer avec les mots pour découvrir non seulement leur sens mais aussi la Vérité. Il y a un drame dans ce roman à énigme qui nous est révélé par bribes jusqu'au dénouement final. Le narrateur, qui a toujours (re)nié son sexe et qui est en fait une adolescente, est enceinte de son frère et, comme son père, doit apprendre à vivre avec la faute.

Depuis plusieurs années, le père retient prisonnière dans le hangar, par pure vengeance, la jumelle brûlée vive et momifiée de la narratrice, qui a provoqué, en jouant avec les allumettes interdites, la mort de la mère. Convaincue que les « semblables » s'occuperaient de celle qui donne son titre au roman et qu'elle recommencerait une nouvelle vie « avec du soleil en dehors de son cachot » (p. 167), la narratrice, peu de temps après que le frère eut été menotté et amené par les policiers pour avoir tué un inspecteur des mines, dont sa sœur la narratrice était tombée amoureuse, et le cheval, prisonnier, comme eux, d'une existence pénible, s'isole dans la salle de bal du domaine, se tord dans les douleurs de l'accouchement, regrettant « d'avoir trop attendu d'ici-bas, en martyr de l'espoir, comme ça arrive dans les meilleures familles » (p. 180).

LE TITRE

Il fait allusion, bien sûr, au drame de la jumelle, le Juste Châtiment, qui, en jouant avec des allumettes, malgré une interdiction du père, a provoqué l'incendie et la mort de la mère. Le père se venge en l'attachant dans le caveau à bois où la narratrice écrit, sans doute pour lui tenir compagnie.

LA STRUCTURE

La petite fille qui aimait trop les allumettes est divisé en deux parties d'à peu près égale longueur. La première, constituée de huit chapitres non numérotés, est racontée en grande partie par un narrateur masculin, à tout le moins qui écrit au masculin, jusqu'à l'avant-

dernier chapitre. Après avoir rencontré l'inspecteur des mines à l'hôtel de ville, ce narrateur est en réalité une narratrice qui accepte enfin, une fois sortie du monde d'hommes au pouvoir tout-puissant où elle était condamnée par son sexe, d'affirmer sa féminité. Ainsi, dorénavant, le roman devient, pour l'adolescente enfin délivrée d'un père intransigeant et misogyne, une quête d'identité. Le lecteur s'attendait cependant à une telle révélation, car le romancier s'est amusé à distribuer çà et là des indices sur le sexe de la narratrice : elle s'est souvent amusée à jeter du sang menstruel à son frère, pour se venger du geste de ce dernier qui lui « mettait sous le nez ses deux doigts qu'il venait d'enduire du suintement de sa saucisse » (p. 44) ; elle évoque à plusieurs reprises ses « enflures », telles ces allusions, d'abord quand elle rencontre au magasin général un bambin dont la taille le surprend puisqu'il lui va « jusqu'aux enflures » (p. 54), puis quand elle parle de sa propre transformation qu'elle remarque par ses « enflures sur le torse » (p. 79) et cette confession : « Et on ne peut pas se fier aux enflures à ce sujet, j'en suis la preuve ambulante » (p. 48). On pourrait encore évoquer ces allusions à la jupe qu'elle porte (d'où son surnom, plus loin, de « monsieur la jupe », p. 100) « pour pas que le sang tâche quand il déborde » (p. 79).

La deuxième partie, constituée de 11 chapitres, est racontée au féminin. C'est dans cette partie que la narratrice livre les secrets de son existence, qui sont également les secrets de sa famille, une famille éclatée, que les agissements du père ont rendue marginale.

LE TEMPS (LA DURÉE)

L'intrigue de *La petite fille qui aimait trop les allumettes* dure moins de 48 heures, depuis la mort du père, trouvé pendu un matin d'automne (« L'ai-je mentionné ? nous sommes au début de l'automne », p. 54) jusqu'à l'arrestation du frère le lendemain, la dernière visite au Juste Châtiment (la jumelle) et l'accouchement de la narratrice. Aucun indice ne permet de dater cette histoire. La narratrice, qui écrit à plusieurs reprises dans son grimoire, ne fournit aucun élément en ce sens. Mais on peut quand même déduire, par l'image que le père incarne de la religion, que l'intrigue se déroule avant l'avènement de la Révolution tranquille. Dans ce journal, sont évoqués une foule de souvenirs qui se rapportent à l'existence de son père, à la sienne propre, à son enfance... Elle raconte, par exemple, les séances de sadomasochisme auxquelles elle a été tenue de participer, sur ordre de son père, les visites émouvantes pour elle au Juste Châtiment en compagnie de son père, les nombreux assauts de son frère qui ne pense qu'à se rouler sur elle, qu'à lui « gigo-

ter dessus, ce qui [la] mettait en rage et désespoir, mais tac, l'oreiller sur la tête, et envoie par là la petite chèvre, endure, endure, jusqu'à ce que, enfin, toute saucisse ramollie, [elle] pouva[it] recommencer à respirer dans [s]es poumons » (p. 170). Elle évoque encore les séances de lecture à la bibliothèque (« la bibli à bibi ») où elle lit toujours les mêmes livres, les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, dont elle emprunte souvent la syntaxe et où elle puise l'histoire de la princesse qui attend son prince libérateur, et *L'éthique* de Spinoza, un livre qu'elle dit « incompréhensibilissime » (p. 117), « à quoi [elle] n'entend point » (p. 116) et qui, selon elle, « est à n'y rien comprendre » (p. 97).

LE LIEU

L'intrigue se déroule dans un vaste domaine, séparé du village de Saint-Aldor (déjà présent dans les deux autres œuvres de l'auteur) par une pinède que les enfants n'ont pas le droit de franchir. Véritable prison, ce domaine coupé du monde est peu accessible et les visiteurs sont plutôt rares, si on exclut le mendiant handicapé et quelques associés du père qui demeurent mystérieux et qui se gardent de colporter en présence des jeunes des nouvelles de l'extérieur ou d'ailleurs. Quand la narratrice franchit la pinède interdite pour acheter un cercueil, elle se rend pour la première fois au village : « Je n'avais jamais quitté notre domaine depuis que j'avais l'âge de me souvenir de ce qui m'arrivait » (p. 44). Si elle est fascinée par le tintement des cloches de l'église qu'elle avait déjà entendu, mais sans jamais faire le lien, elle est profondément déçue de sa visite : « [R]ien n'était conforme à ce que j'avais imaginé du village et qui était que c'était une chose inimaginable » (p. 45). Habitée aux livres anciens qu'elle a feuilletés dans la bibliothèque du domaine, elle s'attendait, dans sa grande imagination, à découvrir « quelque palais à pont-levis avec des tapis volants circulant au-dessus comme des mouches à feu du japon, à des sandales, à des brebis, à des armures étincelantes comme celle de la pucelle, à tout le moins, mais ce n'était que des maisons analogues à la nôtre, sauf qu'en plus joli, en moins vieux et en plus petit, comme si c'était des bébés de maison » (p. 45), écrite dans son cahier. Il faut dire que le domaine est à l'abandon, que les murs sont délabrés, la toiture, percée, ce qui abîme les livres de la bibliothèque, qu'elle appelle des « dictionnaires ». C'est toutefois dans le hangar qu'elle se réfugie pour écrire, tenant ainsi compagnie au Juste Châtiment, enrubanné de bandelettes, qu'elle nourrit quotidiennement de grauu. À l'espace ouvert du village s'oppose donc l'espace fermé, hermétique, du domaine auquel n'accède pas qui veut.

LES PERSONNAGES

La narratrice. De son vrai nom Alice Soissons de Coëtherlant, la narratrice est âgée d'environ 16 ou 17 ans (p. 75), selon l'inspecteur des mines. Elle a toujours vécu dans un monde d'hommes qui n'ont jamais accepté sa différence, d'où son refus, jusqu'à la mort du père, d'affirmer sa féminité. C'est sans doute pour cela aussi qu'elle considère toutes les femmes tantôt comme des putes, tantôt comme des vierges, deux mots pour elle équivalents, puisqu'elle n'en connaît pas la vraie signification, se contentant, sans doute, de reproduire le vocabulaire de son père et de son frère. Si elle n'a jamais fréquenté une école, elle a, en revanche, subi les enseignements de son père, apprenant à lire dans les manuels d'« histoires des saints » que le père les oblige à lire, « à relire, à transcrire depuis [son] enfance, autant d'histoires, précise-t-elle, qui nous étaient [...] qu'imparfaitement intelligibles [...] qui se passaient en judée au japon dans des pays impensables » et qu'elle croit celles de son père, « qu'il voulait nous léguer en guise de mémoire pour nous prévenir des maladies » (p. 25), confie-t-elle à son journal. Comme elle est quelque peu sauvageonne, l'inspecteur des mines lui donne le surnom de « petite chèvre sauvage », qui lui va bien avec son « parfum d'herbe et de pluie » (p. 82). Elle n'en demeure pas moins instruite et brillante, comme en témoignent son écriture et surtout les mots qu'elle invente et les jeux de mots et expressions déformés qu'elle utilise au cours de sa narration qui prouvent son intelligence. Elle assume sa féminité, avoue sa faute et celle de son frère, qu'elle finit par détester, et assume sa maternité en espérant mettre au monde une fille qu'elle éduquera loin des hommes, qu'elle juge sévèrement. Roman d'apprentissage, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* se veut l'histoire d'une jeune femme qui passe de l'adolescence à l'âge adulte.

Le frère. Il n'est jamais nommé, mais souvent évoqué dans la narration de sa sœur. Il n'est guère brillant et ne comprend pas toujours, tant s'en faut, selon la narratrice : « Si c'était mon frère qui rédigeait ces lignes, la pauvreté de la pensée sauterait à la figure, personne ne comprendrait rien » (p. 24) ; « Avec lui il fallait toujours se décarcasser en explication, lui faire des dessins » (p. 29). Idiot, « être aussi peu déluré du chapeau » (p. 133) et « con, un vrai fil de plomb » (p. 77), qui roule une vie de bâton de chaise » (p. 78), il est rempli de défauts : gourmand (p. 37), peureux (p. 96) (« il a constamment la trouille satanée »), à tel point qu'il doit souvent « déguerpir », p. 126), envieux (ce serait même « son pire défaut », p. 93), paresseux, il martyrise des perdrix, ce qui lui vaut des

bastonnades du père, et finit meurtrier. Il passe son temps à jouer avec ses couilles (p. 93, 108, etc.) et, parce qu'il se frotte constamment sur elle qu'il domine par la force, il est le père de l'enfant que porte la narratrice.

Le père. Bien que mort, il est omniprésent. Descendant de l'aristocrate famille de Soissons de Coëtherlant, le père, jamais nommé, a été missionnaire au Japon (p. 109), « quand il était bau gosse » ou « beau bonhomme » (p. 66), écrit à plusieurs reprises la narratrice. Il est riche, voire « fabuleusement riche » (p. 77), selon l'inspecteur, ce qui en fait « l'homme le plus puissant de la région » (p. 81), lui que sa fille surprend un soir en train d'entasser des lingots dans une salle (p. 112). Veuf depuis une douzaine d'années, il ne semble pas s'être remis de la mort de sa femme qu'il pleure souvent en compagnie de sa fille devant une petite boîte vitrée qui contient les ossements de la défunte, qu'il promène devant les yeux horrifiés du Juste Châtiment, pour lui rappeler sa faute. Il s'occupe seul de l'éducation de ses enfants, car il se prend pour l'Être suprême. « Proche parent du Dieu de l'Ancien Testament¹ », écrit Réginald Martel, il aurait façonné ses enfants avec de la boue (p. 31), du moins ceux-ci le croient-ils. Il exerce encore son pouvoir tout-puissant en distribuant des ordres à ses enfants, obligés de se soumettre aux nombreux interdits bien identifiés dans une espèce de document qui compte douze articles, le « code de la bonne maison », « un joli document qui remonte à des siècles et des siècles, avec letrines et enluminures » (p. 14). Extrêmement violent, il distribue constamment des « horions » (des taloches), surtout au frère, son fils, parfois laissé à demi mort (p. 28, 43) et les prive de nourriture, occasionnellement, pour leur rappeler l'importance du jeûne et du partage. Il force ses deux enfants à participer à des séances de sadomasochisme : il se fait attacher « aux chaînes des portes de la galerie des portraits » et contraint la narratrice « à le frapper avec un linge trempé » (p. 153). (Voir aussi p. 105, la description d'une autre séance où la narratrice conclut que son « père avait de curieux exercices...) Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il est profondément dérangé, pour ne pas dire fou.

Le Juste Châtiment. Jumelle de la narratrice, c'est elle qui donne son titre au roman, car c'est elle qui, vers l'âge de quatre ans, a bravé l'interdit et a mis le feu, à l'aide d'allumettes, à la robe de sa mère. Depuis, Ariane (c'est son prénom) doit payer pour avoir désobéi : elle est gardée attachée dans le hangar à bois, en présence de la boîte vitrée qui contient les ossements de la mère.

Il y a encore l'inspecteur des mines que la narratrice rencontre au village et dont elle tombe amoureuse, le curé, qui lui fout deux

« horions » quand elle lui fait part de l'existence de la présence au domaine d'une pute ou d'une sainte vierge, dans son enfance ; participent aussi à cette histoire énigmatique le chef de police et quelques semblables, que la religion du père appellerait les « provinciaux ».

LES THÈMES

Ils sont nombreux. Limitons-nous aux plus importants.

La recherche d'identité. Dès la mort de son père, la narratrice est fermement décidée à se faire valoir et à conquérir sa féminité, qu'elle a été contrainte jusque-là de cacher dans un univers d'hommes dominateurs et tout-puissants.

La féminité. *La petite fille qui aimait trop les allumettes* est un hymne à la condition féminine, un hommage à la femme obligée de composer dans un monde d'hommes qui exposent leurs lois, comme le père, ici, qui dicte les règlements et régent le monde au point d'obliger les êtres à partager coûte que coûte ses valeurs en multipliant les interdits et les « horions ». La narratrice n'écrit-elle pas : « Mais il y avait que mon père me traitait comme son fils, et ça me mettait une barre entre les jambes, au figuré. Je veux dire qu'il m'était interdit de me déplacer librement en moi-même, où j'étais toute coincée, étouffée, incapable de m'acheminer tranquillement vers ma toute simple vérité, à savoir que je pouvais fort bien n'être pas une couilleuse, à l'instar de qui vous savez, sans pour autant être anormale dans ma future dépouille ou dans mon bourrichon » (p. 167-168).

L'intertextualité. Voilà un autre élément important du roman. Bien que peu instruite, la narratrice n'en a pas moins des lettres. Elle connaît les *Mémoires* de Saint-Simon, *L'éthique* de Spinoza, *Les fleurs du mal*, les contes de fées, et bien d'autres œuvres encore qu'elle parvient avec combien d'habileté à intégrer à sa narration, sans oublier les nombreuses allusions aux livres saints, dont elle parsème son récit, pastichant même quelques sentences évangéliques célèbres, telle celle-ci : « Malheur à celui par qui le scandale arrive » (p. 60). Il y a encore les nombreuses allusions aux livres et aux lectures mal assimilées, telle la fable « perrette et le pot de corbeau » (p. 148) et des « comtes à dormir debout » (p. 130), sans oublier les récits de chevalerie dont elle raffole : « Je m'interdisais de rêver qu'un beau chevalier viendrait m'enlever dans ses bras pour m'entraîner sur son cheval blanc vers des pays munificents » (p. 127), souvenirs de ses lectures qu'elle associe à l'inspecteur des mines, véritable « cavalier masqué [...] de cuir vêtu de pied en cape » (p. 145), qui survient tout à coup en moto au domaine.

La religion. Elle est omniprésente car le père, image du Père, contrôle son univers avec ses tables de la loi et ses interdits. Il meurt d'ailleurs en laissant à ses descendants, ses deux enfants, le poids de sa faute, et la culpabilité. *La petite fille qui aimait trop les allumettes* est une métaphore de l'Évangile, ainsi que l'a bien vu Michèle Gazier quand elle écrit : « Quant au père défunt, protecteur des siens et si redoutablement censeur, à la fois dieu et prêtre d'un étrange culte, directeur de conscience et triste pénitent, il a le charme de cette Église qui, jusqu'à la fin des années 1950, a maintenu d'une main de fer le pays québécois dans un catholicisme fervent et une francophonie militante³ ». Mais tout est remis en question avec la mort du père, la mort de Dieu « avec son terrible courroux, ses tables de la loi, le poids éternel de la faute et la mesure du bien et du mal⁴ ». Il y a dans ce roman une attaque en règle contre la religion, la catholique surtout, qui aliène et réduit la femme à un simple rôle de figurante, dominée par les mâles.

La violence. Celle faite aux femmes surtout, dans cette société, que la narratrice condamne. Le père et le fils, qui incarnent la société patriarcale, imposent leur pouvoir et leurs lois, empêchent les femmes, qu'ils refusent comme leurs semblables, de s'affirmer, d'occuper la place censée leur revenir dans une société juste, équitable, d'être libres en somme et d'exister.

La faute, le remords et le pardon. Trois thèmes intimement liés au précédent. Si le père est si violent et si dominateur, c'est qu'il veut racheter une faute qu'il a commise à l'égard de ses enfants, du Juste Châtiment, surtout, qu'il fait souffrir par désir de vengeance, autre thème important du roman. Le frère se venge aussi constamment sur sa sœur des mauvais traitements paternels dont il est victime.

LA LANGUE

On ne peut pas ne pas en parler, tant elle est surprenante sous la plume de la narratrice qui se plaît à inventer des mots nouveaux, comme si elle voulait indiquer par là que la langue québécoise est différente de celle que l'on parle en France, même si elle parsème sa narration de mots ou d'expressions relevant du patois de l'Hexagone, de la région du Sud, en particulier, tels : peuchère, bonne mère, etc. La langue utilisée est souvent populaire, comme celle que l'on parle au Québec, sans être du joul, « calmer le bolo » (p. 94), « ça parle au diable » (p. 43, 53, 104), « qu'on soit bien attentif car ce qui va suivre va être coton » (p. 67), « avoir la musique dans le nœud » (p. 107), etc. Il y a des expressions et des images (ou métaphores) heureuses, déformations tantôt d'un proverbe, comme « on n'apprend pas à un vieux singe à faire de la

théologie » (p. 45), prendre « son courage à deux jambes » (p. 90), être « quelqu'un qui vaut la peine d'être vécu » (p. 78), « claire comme la roche » (p. 114), prendre « ses jambes et son cou » (p. 123), ou carrément humoristiques, telle cette phrase : « Je faisais en marchant un effort particulier pour que mes fesses aient l'air de quelqu'un de bien » (p. 147) ou cette autre « [l]aube commençait à pointer du doigt » (p. 135)... Il y a encore de nombreux mots inventés qui témoignent de l'imagination de la narratrice qui fournit souvent la définition : « ramentevoir, je ne sais pas si ça existe, ça veut dire avoir des souvenirs » (p. 67) ou, plutôt, des « ramentevances » (p. 124), « bourrichon » pour caboche, « s'agonir » de questions (p. 68), « méprisement », « je ne sais pas si le mot existe, mais il le mériterait » (p. 86)... Bref, Soucy fait preuve d'un réel talent et d'une maîtrise exceptionnelle de la langue.

LA PORTÉE DE L'ŒUVRE

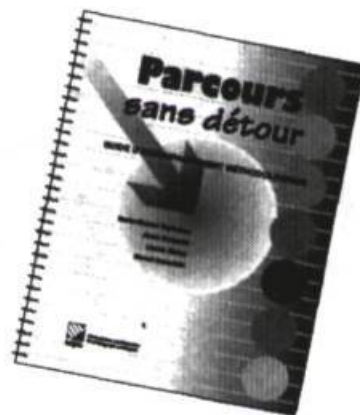
Comme on l'a déjà indiqué, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* est une métaphore du Québec, un Québec dominé par le patriarcat et par la religion. Michèle Gazier a vu cette métaphore, quand elle écrit : « Comment ne pas voir dans cette propriété minière, perdue dans la forêt, dans le froid glacé d'interminables hivers, ces fameux "arpents de neige gelée" stigmatisés par Voltaire, qui comme nombre de ses contemporains, ne comprenait pas l'intérêt que la France mettait à les défendre et à les garder ? Comment ne pas entendre, derrière le vocabulaire ancien, cette langue française mâtinée de normand qui fleure bon son XVIII^e siècle et que l'on a parlé du côté de Québec⁵ ? Et nous avons déjà évoqué la métaphore de la religion catholique qu'incarne le père tout-puissant qui commande et dicte ses lois, comme s'il voulait racheter sa faute en se vengeant sur ses enfants, qui doivent obéir au doigt et à l'œil. Cette religion n'a-t-elle pas dirigé les destinées du peuple québécois pendant de très nombreuses années, jusqu'à l'avènement de la Révolution tranquille. Les deux orphelins privés de père sont l'image du Québec privé de la France, la mère patrie, ce Québec qui n'a plus qu'une solution pour survivre à cette mort symbolique : aspirer, comme la narratrice, à l'autonomie, c'est-à-dire à l'indépendance.

Notes

- 1 Montréal, Boréal (Boréal compact n° 114), 2000, 180 p. [1^{re} édition : Montréal, Boréal, 1998].
- 2 Réginald Martel, « Mes amis les mots », *La Presse*, 11 octobre 1998, p. B-3.
- 3 Michèle Gazier, « Maudit Québec », *Télérama*, n° 2564, 3 mars 1999, p. 52.
- 4 Pierre Lepape, « C'est horrible comme c'est beau », *Le Monde*.
- 5 Michèle Gazier, *op. cit.*

Parcours sans détour

**La méthodologie enfin attrayante
et accessible pour le secondaire
et les études supérieures**



Marie-Chantal Espinasse

Josée Bergeron

Lisette Richer

Marcel Camerlain

232 pages

21,50 \$ + TPS

1. **La présentation d'un travail**
- Pour un parcours sans fautes
2. **Le plan**
- Pour donner du corps à ses idées
3. **Le résumé**
- Pour des mots qui comptent
4. **Les questions d'examen**
- Pour mieux répondre et mieux réussir
5. **La prise de notes**
- Pour des idées qui restent
6. **La gestion du temps**
- Pour arriver à temps
7. **L'étude**
- Pour réussir son parcours



Association québécoise
de pédagogie collégiale

**POUR OBTENIR NOTRE CATALOGUE
ET POUR COMMANDER**

Téléphone : (514) 328-3805

Télécopieur : (514) 328-3824

Courrier électronique : info@aqpc.qc.ca

Site Web : <http://www.aqpc.qc.ca>